Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 128 (1983)
Heft: 6

Artikel: La guerre des moutons n'aura pas lieu
Autor: Cereghetti, Aldo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344530

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La guerre des moutons n'aura pas lieu

par le lieutenant-colonel EMG Aldo Cereghetti

« La guerre est une science expérimentale à laquelle il manque une chose: l'expérience. »

Cette constatation met en relief les côtés incontrôlables et subjectifs d'un conflit armé, la diversité des aspects qu'il peut prendre, l'insécurité et le doute qu'il fait naître, l'incertitude qui plane en permanence quant au déroulement et aux évolutions futures.

Dans un pays qui n'a pas connu la guerre depuis longtemps, dans une Europe contemporaine où les chefs qui font la Deuxième Guerre mondiale sont à la retraite pour raison d'âge, à une époque où le développement technique fait évoluer méthodes et moyens à une cadence insoutenable, l'officier se trouve, dans l'exercice de ses activités, confronté à un certain nombre de paradoxes, de contradictions et d'incompatibilités.

Il doit par exemple pousser suffisamment loin son raisonnement théorique pour proposer des solutions à tous les problèmes et imaginer l'inimaginable; parallèlement, il doit mettre sur pied un instrument concret et efficace, et prendre des mesures pratiques pour faire face à ce qu'il n'avait pas encore pu imaginer!

L'aptitude au combat

L'armée doit être en permanence apte au combat, mais rien ne permet de vérifier qu'elle l'est.On ne peut que réunir un certain nombre de critères, découvrir des indices qui sont des conditions nécessaires à son efficacité. On peut émettre un jugement qualitatif, voire comparatif, mais personne n'est en mesure de la décréter apte: seule une victoire au combat confirme l'aptitude. Le verdict tombera donc toujours après emploi.

L'an dernier, le corps des sapeurs d'aviation de l'aérodrome de Genève-Cointrin a certainement sauvé de la mort plusieurs dizaines de passagers d'un avion en perdition à l'atterrissage. L'intervention des spécialistes s'est déroulée «comme à l'entraînement», en un temps record. Le commandant et les officiers ont à cette occasion pu vérifier la valeur et le bien-fondé de l'évolution des mesures tactiques et techniques pensées et entraînées pendant de longues années. Il manquait cependant à ces professionnels la pratique. Or, l'événement a confirmé les indices d'efficacité. Retenons pour nous que tout chef, s'il veut garder en main ses atouts, doit veiller en permanence à maintenir au plus haut niveau le degré d'éducation, d'attention et d'instruction de ses subordonnés.

Pas de droit à l'erreur

Le chef n'a pas le droit de se tromper, ni dans l'action, ni par omission. Il est soumis au jugement

permanent d'une opinion publique attentive, que des moyens d'information actifs et prompts renseignent immédiatement, et en permanence, en exploitant l'émotion qu'apporte l'actualité brûlante. La réussite d'une campagne n'excusera pas l'échec d'une action particulière ni les pertes jugées, après coup, inutiles. Et c'est en connaissant ce contexte qu'il faut décider, choisir, imposer.

La guerre des moutons

Le concept d'armée défensive crée dans le public et dans la troupe une confusion tenace et déplorable. La notion d'agressivité a mauvaise presse. Exiger un comportement militaire est synonyme d'agressivité! N'a-t-on pas débaptisé les «attachés militaires» pour en faire des «attachés de défense»? — c'est moins agressif. Et pourtant, le combat d'une armée dont la mission stratégique est défensive est fait d'un ensemble d'actions statiques et dynamiques, agressives, sur les plans opératif et tactique. Notre nouvelle conduite des troupes 82 souligne cette nécessité. Il est illusoire, pratiquement et techniquement, d'attendre passivement un agresseur, de lui laisser l'initiative, et de prétendre le repousser sans lui faire de mal, et sans se faire de mal si possible.

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. On ne se bat pas sans détruire l'adversaire!

La prévention d'un conflit est l'affaire des autorités politiques. L'armée est un instrument qui doit être en mesure de relayer la politique et la diplomatie, en cas d'échec de ces dernières, au moment où une confrontation armée n'a pas pu être évitée.

Lorsqu'une couverture ou un extincteur ne suffisent pas à éteindre le début d'incendie, on fait appel aux pompiers et à leurs grands moyens.

Le citoyen-soldat: un mouton

L'Helvète du XXe siècle est plutôt fier de posséder un instrument militaire *défensif*. Cela donne meilleure conscience qu'une armée *agressive*. Mais le citoyen-soldat se forge en réalité une bonne conscience soporifique en mélangeant les préoccupations du citoyen à celles du soldat. A l'un s'adresse le discours stratégique de nos hautes autorités, dont la mission est la prévention et la défense; à l'autre, le discours pratique des chefs militaires dont le devoir unique est, en temps de paix, d'affûter l'efficacité d'un instrument que l'on veut dissuasif et fort. La ouate qui légitime et feutre l'idée de *défense* finit par fausser l'optique du soldat.

Ce dernier est tenté de minimiser les difficultés potentielles, en oubliant ou omettant de regarder l'hypothèse la plus défavorable pour lui, à savoir le cas de guerre.

En transposant à l'échelon du point d'appui le raisonnement stratégique, on acquiert la conviction qu'il faut attendre l'adversaire et surtout ne pas tirer le premier... — et cela avec la caution du pays... Une telle attitude ne conduirait dans les faits qu'à la

résignation. Elle prédisposerait à subir la volonté de l'adversaire et préparerait une troupe à la défaite. Un devoir urgent de tout chef militaire est de lutter contre l'esprit mouton, d'éviter toute équivoque en informant sans fausse pudeur; l'armée est un instrument de guerre: les soldats doivent être aptes à la faire; sa seule chance de dissuader est d'être prête. Au moment où elle entame le combat, c'est qu'il est trop tard pour l'éviter. Au niveau du terrain, l'unique chance de salut et de succès est l'élimination de l'adversaire, sa destruction physique.

Les points sur les i

L'affirmation que l'armée est un «mal nécessaire» trône à la tribune d'honneur des évidences planétaires. Ce concept idéaliste à la mode conduit à donner de fausses réponses à des questions pratiques, à escamoter la réalité en faveur de l'abstraction.

La légitimité de notre instrument militaire est intacte, complète et absolue; sa réalité est quotidienne et ses besoins sont concrets.

Un officier se doit donc de ne pas utiliser un argument frelaté, tiré de l'abstrait, pour justifier en période d'instruction la présence sous les drapeaux de ses hommes ou pour excuser leur passivité. Ce serait esquiver une responsabilité, cacher une réalité et faire preuve de démagogie. La tromperie serait aussi grave que celle qui consiste à rassurer et convaincre un réfractaire (ou un objecteur) en lui laissant entendre que sa mission purement défensive n'exigera l'usage de l'arme qu'en cas de légitime défense. Un chef n'a pas le droit de cacher la réalité ni d'excuser ou justifier des mesures impopulaires, désagréables, voire dangereuses. Un soldat sanitaire par exemple, même non armé, doit savoir ce qui l'attend en cas de conflit: il sera engagé sur le front et sous le feu; il ne pourra pas se terrer dans un trou de protection; sa croix rouge n'est ni un bouclier ni un gilet pare-balles; les pertes les plus élevées, dans l'armée israélienne, ont été enregistrées dans les troupes sanitaires. La balistique d'un projectile, la zone d'efficacité des éclats d'une bombe, l'incendie au napalm ou la sournoiserie des toxiques nervins ignorent les Convention de Genève!

C'est pour le champ de bataille — et pour rien d'autre — que l'officier doit se préparer intellectuellement et entraîner, tant moralement que physiquement et techniquement, ses subordonnés.

Imaginons

La préparation intellectuelle est permanente; elle consiste à se représenter ce que pourraient être nos engagements dans le terrain, en fonction de ce qu'on sait concrètement des moyens et des méthodes de l'adversaire. Pour chaque instant un scénario possible, démarqué des idées préconçues, doit être pensé. Cela commence dès la mobilisation. Puis il faut se figurer le début des hostilités, moment particulièrement délicat tant pour les

chefs que pour les hommes: imaginons une troupe impressionnée par les événements suivis à la télévision et dans la presse, croyant fermement à notre conception défensive, persuadée de son bon droit, mais ébranlée par le fait que la dissuasion n'a pas joué le rôle escompté, et doutant ainsi de sa propre qualité. Imaginons ces novices face à des troupes qui ont déjà l'expérience du feu; ces hommes qui n'ont jamais pointé leur arme sur d'autres hommes; ces ingénus qui du combat n'ont que l'idée laissée par la représentation graphique de batailles où l'on parle de lignes de défense, alors que l'adveraire base son combat sur la profondeur et la troisième dimension...

Rappelons-nous que, dans son contexte, seul un succès initial éclatant de nos troupes pourrait encore avoir un effet suspensif...

L'échec prendrait, et pas seulement psychologiquement, des dimensions catastrophiques.

La grande valise de l'efficacité

Foch a dit: «Ce ne sont pas les légions romaines, mais César qui a envahi la Gaule; ce ne sont pas les soldats carthaginois qui ont fait trembler Rome, mais Hannibal...»

De tout temps, l'influence du chef a donc déterminé la qualité de sa troupe aujourd'hui encore, ses exigences fournissent un maximum de conditions nécessaires à l'efficacité, mais il n'y pas de recettes passe-partout.

L'efficacité, c'est la grande valise qu'on bourre avant le départ pour un long voyage: il s'agit d'y faire entrer un maximum d'effets. Rien ne doit manquer. Parfois il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour trouver la meilleure ordonnance et, à la fin, s'asseoir sur le couvercle pour fermer la valise. L'essentiel est qu'en cours de route, il ne faille pas encore se procurer des effets oubliés devenus introuvables.

A. C.

L'homme n'est pas l'héritier du patrimoine laissé par ses ancêtres, mais le simple usufruitier de celui qu'il emprunte à ses descendants.

PROF. JEAN DORST